

LES CHRONIQUES DU BULLETIN

SOUVENIRS D'AVANT LE MUR

Il y a 30 ans, le 9 novembre 1989, le Mur de Berlin tombait, entraînant dans sa chute, et, contre toute attente, sans violence, celle du système communiste qui coupait l'Europe en deux depuis la Seconde Guerre. Voici deux témoignages de ce que furent Berlin et l'Allemagne à deux époques différentes de la Guerre Froide.

D'Espinasse à Berlin Ouest et Est

Il y a trente ans, le mur de Berlin s'écroulait, entraînant avec lui quelques années plus tard l'URSS. De nombreux reportages sont venus nous rappeler ce qu'étaient ce mur, Berlin-Ouest, Berlin-Est et la Guerre froide. Bernard Boudon a eu l'occasion d'observer tout cela de ses propres yeux en 1972.



Berlin, la Porte de Brandebourg, au cœur de la ville, vue de l'Est. Le Mur passait juste derrière, coupant en deux la plus grande artère berlinoise, Unter den Linden ("Sous les Tilleuls"), qui étaient un peu les Champs-Élysées allemands.

Le village d'Espinasse est aux confins de l'Aubrac, côté Cantal du territoire du Parc Naturel Régional. Une île basaltique cernée par les schistes et surplombant la vallée de la Truyère.

Bernard Boudon et sa femme Marie-Claude sont revenus au village pour la retraite. La vue depuis le bureau au premier étage de la maison n'est pas commune : «*De là, quand il fait beau, on peut voir le Puy de Gudette, à 25 kilomètres*». Un panorama qui pousse à la contemplation. Et assurément Bernard est quelqu'un qui prend le temps d'observer, de photographier et de dessiner. Nombreux sont ceux qui connaissent ces dessins de burons ou de vaches. Plus secrète est sa passion pour la botanique et les papillons. Spécialiste de la biodiversité locale, il apprécie autant les raretés venues des âges glaciaires que la nature "ordinaire" de son jardin.

Mais ce contemplatif est aussi un homme d'actions et de voyages. Durant sa vie, il a saisi chaque opportunité pour aller voir ailleurs. À commencer par l'armée, qui lui a donné la chance de découvrir l'Allemagne... jusqu'à Berlin Est !

«*J'étais au Lycée à Saint-Flour en 1968. C'était le bazar, nous n'avions plus cours. J'ai arrêté l'école*». Pas décidé à perdre son temps, Bernard retourne travailler à Chaudes-Aigues à la scierie de son père

créée en 1953. Rapidement il part pour quelques mois chez un oncle à Paris, rue Pernety, dans le XIV^e arrondissement. Là, il travaille comme bougnat, livre du charbon et du fioul.

Puis, décidé à mettre à profit cette période de transition, il devance l'appel. Ce sera l'Allemagne et le XIII^e régiment du génie de Trèves, ville frontalière du Luxembourg. En 1971, il y apprendra à piloter des engins peu communs : des camions flottants amphibies, les fameux ponts Gillois, imaginés par le lieutenant du même nom. Ces engins, assemblés sur l'eau, permettaient de créer un pont en quelques minutes ou une portière (barge). Bernard aura l'occasion de naviguer sur le Rhône, l'Isère, La Moselle et le Rhin. Les conducteurs de ponts Gillois recevaient le titre officieux de "Seigneur du régiment" ! Lors de ces douze mois outre-Rhin, Bernard Boudon est choisi avec un autre appelé de son contingent pour un voyage d'une semaine comprenant plusieurs journées à l'Est.

Berlin, la guerre des images

Il semble, contrairement à ce que l'on peut penser aujourd'hui, que les passages étaient possibles d'un côté à l'autre de Berlin, notamment pendant la période dite de "détente". Les contraintes administratives étaient importantes mais les habitants de

l'Ouest pouvaient se rendre à l'Est. L'inverse était également possible mais demandait une abnégation sans faille pour satisfaire à toutes les contraintes et passer le cap d'une administration qui délivrait les autorisations selon son bon vouloir. Évidemment, une nuit à Berlin-Est n'était pas possible.

Ainsi, Bernard Boudon a pu se rendre à l'Est. Pour lui, aucun doute : «*il s'agissait pour l'Ouest de voyage de propagande*». En effet il garde certaines images de l'Est assez caractéristiques : de grandes avenues aux hauts immeubles, mais très peu de voitures, peu de commerces et des files d'attente à l'extérieur. Il y avait aussi beaucoup de drapeaux aux fenêtres. Un détail l'a particulièrement marqué. Se promenant en uniforme de l'armée française, les Berlinois de l'Est avaient tendance à tourner la tête en les croisant.

Le contraste entre les deux Berlin était saisissant. Si la partie Est était conforme aux représentations du jeune homme avec ses rues vides et ses files d'attente devant les commerces, Berlin-Ouest était également étonnante. En effet, le bloc de l'Ouest se servait de cette enclave occidentale au cœur de la RDA comme d'une vitrine. Berlin-Ouest, dopée économiquement, devait incarner la supériorité des idéaux occidentaux.

Chaque soldat de ce drôle de voyage organisé devait rédiger un rapport à son retour, mais certainement que l'armée française espérait que chacun témoignerait longtemps de la supériorité de l'Ouest sur l'Est.

Bernard Boudon n'est jamais retourné à Berlin. Peut-être un jour... Mais pour l'heure, il replonge dans ses livres naturalistes en attendant le retour des beaux jours, des fleurs et des papillons !

FP

Le Rideau de fer et Berlin vus par un ado

J'étais en classe de seconde lorsque j'ai effectué mon premier voyage en Allemagne, plus précisément en RFA, la République Fédérale d'Allemagne d'alors, et à Berlin. C'était en 1987, la ville fêtait son 750^e anniversaire. Avant de visiter Berlin, nous sommes restés une dizaine de jours au cœur de l'Allemagne, dans un village du massif du Hartz, au sud-est de Hanovre, à quelques centaines de mètres du Rideau de fer. Un séjour marquant à deux ans de la fin d'une époque.

Les adolescents des années 80 que nous étions n'avions pas connu de "vraie" guerre, mais nous vivions dans celle qualifiée de "froide" qui, opposant les blocs Est et Ouest, faisait suite à la Deuxième Guerre mondiale, sur fond de menace de guerre nucléaire. C'était le fameux «*équilibre de la terreur*» évoqué par Sting dans sa chanson "Russians" en 1985 : «*Mr. Khrushchev said "we will bury you" / I don't subscribe to this point of view / Mr. Reagan says "we will protect you" / I don't subscribe to this point of view*» (M. Khrouchtchev dit "Nous vous enterrons" / Je ne partage pas ce point de vue / M. Reagan dit "Nous vous protégerons" / Je ne partage pas ce point de vue).

La même année, Gorbatchev arrivait au pouvoir en URSS, laissant espérer une nouvelle période de détente sur fond de *glasnost* (transparence) et *perestroïka* (restructuration). Mais en 1987, l'Europe était toujours coupée en deux. Le Rideau de fer courait sur 1.393 km entre les deux Allemagne, et Berlin-Ouest était une enclave entourée d'un mur au cœur de la RDA, la République "Démocratique" d'Allemagne.

Tir de mitrailleuses et soldats russes

De notre petit centre d'hébergement dans la montagne du Hartz, entre Göttingen et Magdebourg, nous entendions parfois, de jour ou de nuit, des tirs de mitrailleuses, sans savoir s'il s'agissait de manœuvres d'intimidation ou d'opérations destinées à neutraliser des candidats au passage à l'Ouest. Le Rideau de fer, une clôture infranchissable large de 5 km, avait été dressé en 1952 pour endiguer le flot de ceux qui fuyaient le communisme. À Berlin, qui avait déjà subi un blocus d'un an entre juin 1948 et mai 1949, nécessitant un pont aérien de ravitaillement par les alliés pour nourrir 2 millions d'habitants, un mur avait été bâti dans la nuit du 12 au 13 août 1961. D'abord constitué de barbelés, il est bâti en briques, puis en panneaux de béton armé d'une hauteur de 3,60 m, doublés d'un *no man's land* de 500 m de large faisant le tour de Berlin-Ouest, soit 155 km.

Pour se rendre à Berlin, il fallait emprunter une "autoroute de transit" entourée

de grillages longue d'environ 200 km au cœur de la RDA, passant par les checkpoints "Alpha" et "Bravo", petits frères du fameux Checkpoint Charlie, seul point de passage entre Berlin Est et Ouest pour les non Allemands. La surveillance dans ce corridor autoroutier était assurée par des soldats soviétiques, des vrais. Nous les regardions en douce derrière les rideaux de l'autocar, qu'ils nous faisaient signe de tirer avec des mouvements de leurs mitraillettes, l'air menaçant.

Plateformes d'observation

À Berlin, nous étions logés dans la Cité Pasteur, proche du Quartier Napoléon, QG militaire du secteur français, dans le quartier de Wedding. Nous prenions nos repas au mess des sous-officiers, où nous jouions au baby-foot et au billard avec des appelés guère plus vieux que nous, qui nous donnaient des cigarettes. La ville de Berlin présentait un contraste saisissant d'un côté à l'autre du Mur : modernité occidentale à l'Ouest comme dans toute la RFA, où les jeunes étaient comme nous, et l'air d'une autre planète à l'Est, que nous pouvions observer depuis les "Aussichtsplattformen", plateformes d'observation en bois situées à proximité du Mur. Je me souviens de celle de la Bernauer Strasse, une artère de Berlin sur laquelle se trouve aujourd'hui le mémorial du Mur, dont une longueur d'un ki-

lomètre a été conservée. La plateforme, dont j'ai retrouvé une photo datant de 1986 sur internet, se dressait sur les pavés d'une rue coupée par le Mur, comme 193 autres. Avant la création du *no man's land* à l'Est, c'étaient les immeubles longeant les rues comme la Bernauer qui, murés, constituaient le Mur. De l'autre côté, on voyait nettement les "Vopos", diminutif des gardes de la Volkspolizei, "Police du Peuple", parfois assistés de soldats de l'armée Rouge, nous observer aux jumelles de l'un des 302 miradors qui équipaient la frontière, où patrouillaient 14.000 hommes et 600 chiens.

L'impression qui se dégageait de la vie à l'Est était confirmée par un tour en autocar via Checkpoint Charlie : caricaturale, avec ses avenues mornes aux façades grises, ses véhicules typiques, comme la Trabant est-allemande ou la Volga russe, peu de commerces, et parfois la queue devant un magasin d'alimentation. Certes, peut-être l'atmosphère particulière nous influençait-elle, mais le contraste avec l'Ouest était flagrant. J'en garde en tout cas l'impression d'avoir connu quelque chose d'historique, et quand deux ans plus tard le Mur est tombé, je me revois encore dans mon premier appartement d'étudiant toulousain écouter la radio toute une nuit qui relatait cet événement planétaire sonnant le glas d'une période triste de l'histoire.

XP



Plateforme d'observation sur la Bernauer Strasse, à la fin du secteur français, en 1986. On distingue le trottoir et les pavés d'une rue coupée en deux en 1961 par le Mur.

